Sac de nœuds

Je n'aime pas le sport. Rien que de le regarder, ça me fatigue. Le pire pour moi, ce sont les bistrots de supporters de foot. Surtout après une défaite. Dans ce quartier, je n'ai pas le choix. C'est le *Coup franc* ou rien. Or, j'ai besoin de toute urgence d'une petite bière. Je suis épuisé. Mon sac pèse des tonnes. Il contient toute ma collection de Lucky Luke, qui me vient de mon grand-père. Elle date des années cinquante. Il paraît qu'elle vaut un paquet. Je suis un peu raide en ce moment. Je vais essayer de la fourguer dans un magasin spécialisé.

Les supporters tirent une tête d'enterrement. Leurs écharpes rouge et bleu pendent à leur cou comme des cordes de pendu. Je me réfugie dans un coin près de l'entrée, à côté des deux seuls types en civil. Pile comme je finis ma bière, un groupe de supporters jaune et vert entrent dans le bistrot pour fêter la victoire. En moins de temps qu'il n'en faut pour servir un demi, la bagarre est générale. Pour ne pas prendre un mauvais coup et éviter de payer ma chope, j'empoigne mon sac et, en trois bonds, je suis dehors. C'est toujours ça de gagné.

Au cas où le patron serait un ancien champion de sprint, je me dépêche de quitter le quartier. Tout à coup, je me rends compte que je me suis trompé de sac. Dans ma précipitation, j'ai pris celui des deux types. N'importe qui aurait pu se tromper. Il a la même forme, la même couleur et, surtout, le même poids.

Ma première idée est de retourner au bistrot. « Scusez. J'ai eu un moment de distraction. » Le problème est que le patron va me faire une grosse tête si je rapplique. Si je pouvais trouver une adresse dans le sac, je le rendrais directement aux propriétaires.

Je m'installe sur un banc dans le parc de la Potennerie. Je pose le sac sur mes genoux et fais glisser la fermeture éclair. Je n'en crois pas mes yeux. Le sac est bourré de fric ! Des liasses de cinquante et de cent euros en veux-tu en voilà. Je me dépêche de refermer. Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ? Pas besoin d'être abonné à Netflix pour deviner que cette histoire pue le trafic de drogue à plein nez. Il faut absolument que je m'en débarrasse vite fait. Je reviens sur mes pas. Les flics ont débarqué en force au bistrot pour arbitrer la troisième mi-temps entre les deux équipes de supporters. Les types ne sont plus là.

Que faire ? Mon seul espoir est de dénicher dans le sac un début de piste pour les retrouver. Il me faut un endroit tranquille où je pourrai le fouiller à mon aise. J'ai du bol. Mon pote Steph habite à deux pas. Il est en vacances, mais je sais où il cache la clé de son studio.

Steph est un ami d'enfance. On a beaucoup de choses en commun. L'horreur de laver la vaisselle, par exemple. Je déblaie la table de la cuisine et je commence à sortir les biftons. Je suis obligé de faire des piles. Sinon, je n'aurai pas assez de place. J'ai l'impression que ce sac n'a pas de fond. Il en sort toujours. Quand j'ai fini de le vider, je le retourne. Rien, évidemment.

Je n'ai jamais vu autant d'argent en une fois. Sauf à la télé, bien sûr. Il y a une quarantaine de piles. J'en prends une au hasard et je compte. Il y en a pour vingt-mille euros et des poussières. Multiplié par quarante, ça fait… huit-cent-mille ! Au SMIC, il me faudrait une vie entière pour gagner autant. Le problème est que je ne suis même pas au SMIC. Stagiaire, précaire, intermittent et intérimaire, j'enchaîne les galères depuis quatre ans.

Mon téléphone sonne. C'est Margot, ma voisine. Deux types me cherchent. Ils ont frappé à sa porte. Ils n'ont pas l'air commode. Ils ont dit qu'ils reviendraient au soir et que j'avais vachement intérêt à être là. J'aurais dû me souvenir qu'ils n'auraient pas de mal à me retrouver. Mon adresse est écrite sur l'étiquette attachée à mon sac.

Le bon sens commande d'aller les attendre chez moi et de leur rendre gentiment le fric. Oui, mais le bon sens aurait dû commencer par les empêcher d'aller au bistrot avec huit-cent-mille euros. Maintenant que je les ai, ça mérite quand même réflexion. Et je réfléchis toujours mieux quand j'ai lubrifié mes neurones avec une petite bière ou du whisky. J'empoche une poignée de billets et je remets le reste dans le sac, que je cache sous l'évier. C'est agréable de faire des courses sans s'inquiéter du passage à la caisse. Je prends tout ce qu'il me faut pour mener une longue et agréable cogitation : pizzas, saumon, foie gras, bières belges, grands crus et deux bouteilles de Glenfiddich 15 ans d'âge. De retour chez Steph, j'entame mes réflexions en débouchant une bouteille de Jurançon pour accompagner le foie gras.

C'est clair qu'il faut rendre le pognon. Je risque ma peau dans cette histoire, mais qu'est-ce qui me dit qu'ils sont prêts à laisser derrière eux un témoin gênant ? Je connais le contenu du sac et j'ai vu leurs têtes de près au bistrot. Le problème est le même si je remets l'argent à la police. À leur sortie de prison, je peux être certain qu'ils me feront la peau.

Par contre, si je choisis de garder le pognon, à moi la belle vie ! Bien sûr, je devrai changer de pays et même de nom. Mais, au fond, qu'est-ce qui me retient ici ? Océane m'a plaqué il y a deux mois et je ne vois presque plus mes parents. Mon père m'a toujours considéré comme un raté et ma mère comme un gosse de six ans. De là à vivre pendant vingt ans avec un contrat sur ma tête, il y a un pas, bien sûr.

Je change d'avis toutes les cinq minutes. C'est fatigant. Je finis par m'endormir sans même avoir fini la première bouteille de Glenfiddich. Le téléphone me réveille le lendemain matin. J'ai un mal de crâne pas possible. C'est mon proprio. Il est furax. Il est venu au saut du lit pour me réclamer mes deux loyers en retard. Il a trouvé la porte de mon appartement défoncée. Il s'est permis d'entrer pour s'assurer qu'il ne m'était pas arrivé malheur. À l'intérieur, tout est saccagé, les meubles en miettes, les radiateurs arrachés du mur, le parquet soulevé. Il y en a au moins pour vingt-cinq-mille euros de dégâts, qu'il compte bien me faire payer jusqu'au dernier centime. Tout est de ma faute, me dit-il, à cause de ma vie de patachon. Je ne sais pas ce que veut dire patachon, mais je comprends que lui non plus ne me lâchera pas.

Au fond, je suis soulagé. Je n'ai plus à me casser la tête pour savoir ce qu'il faut faire. Les événements ont décidé pour moi. De toute façon, je savais dès le début que je finirais par prendre la plus mauvaise décision. J'ai l'habitude.

Je pique quelques vêtements à Steph et je les fourre dans le sac au-dessus des billets. Ça me donne une idée. Je sors cinquante-mille euros, que je répartis à parts égales dans deux enveloppes. Sur la première, j'écris l'adresse du propriétaire. Sur la seconde, « *Salut Steph, pourrais-tu déposer l'autre enveloppe à l'adresse indiquée ? Je te laisse un peu d'argent pour payer le dérangement et les fringues que je t'ai fauchées. Adiós, Amigo. Serge.* »

Je fonce à la gare de Lille-Europe. Je voudrais un billet pour Lisbonne, mais il y en a pour une demi-heure de file au guichet. Je prends un billet pour Paris à un distributeur et je saute dans le Thalys, celui que je prends d'habitude quand je reviens des Pays-Bas avec mon shit. Cette fois-ci, je vais vers le Sud. Première étape : Paris. Arrivé à ma place, je passe une jambe dans la bandoulière et je glisse le sac à moitié sous mon siège. Je suis tellement crevé que je m'endors avant que le train ne redémarre.

Je me réveille à la gare du Nord. Le train est presque vide. Le quai est bourré de flics. « Contrôle antidrogue », m'explique un voyageur qui se dirige vers la sortie. En voyant ma tête se décomposer, il me demande avec un petit sourire : « Vous venez d'Amsterdam ? ». Merde, je vais

me faire choper ! Je me penche pour prendre le sac. Il n'est plus là ! Il ne reste plus que la sangle sur ma jambe. Dans mon sommeil, j'ai eu effectivement la sensation que quelqu'un s'était assis à côté de moi. Il a eu tout le temps de défaire les deux mousquetons sans me réveiller.

— Contrôle des papiers ! me lance un flic monté dans le train. Vous avez un bagage ?

— Euh… Non…

Je lui sors ma carte d'identité comme un zombie. J'ai l'air tellement sonné qu'il finit par s'inquiéter.

— Ça va aller, Monsieur ?

Il a suffi d'une erreur d'inattention pour foutre toute ma vie en l'air en moins de vingt-quatre heures : deux types me cherchent pour me buter et il ne me reste que les vêtements que j'ai sur le dos, un téléphone et quelques billets au fond de ma poche. Je suis vraiment trop naze.

J'ai beau être fauché. L'urgence est de mettre le plus possible de kilomètres entre les deux types et moi. Je décide de me payer un billet pour Hendaye et de faire le reste en stop. Cela me laisse de quoi tenir encore quelques semaines. Dans le train, je demande à une fille de me prêter son chargeur de téléphone. Elle s'appelle Emma. Elle a un air doux et des yeux qui rêvent. Pourtant, ce petit bout de femme est une vraie baroudeuse. Elle a déjà fait la moitié de l'Europe avec son sac à dos plus grand qu'elle. Elle me parle de Work Away, un réseau d'hôtes qui proposent le gite et le couvert en échange de vingt-cinq heures de travail par semaine. Elle me montre sur son smartphone. C'est exactement la planque qu'il me faut.

Au Portugal, la plupart des hébergeurs sont des Hollandais qui font de la permaculture et du yoga. Ça me dit trop rien. On cherche dans les Pyrénées. On finit par dénicher un vieux type qui vit dans un coin paumé de chez paumé dans le Béarn, Lescun, à peu de choses près le dernier bled avant l'Espagne. Je reçois sa réponse – positive – juste avant d'arriver à Bayonne. Je saute du train.

Il est trop tard pour repartir vers les Pyrénées. À la maison diocésaine, on me remballe. Il fallait réserver. De toute façon, je n'ai pas la crédencial du pèlerin, ni la tête de l'emploi. Je finis par atterrir dans une pension minuscule tenue par une dame qui ressemble un peu à ma grand-mère. Je stresse à mort quand je comprends que le vieux mec avec qui je vais devoir partager ma chambre est un ancien juge. À part qu'il sent un peu la chaussette, ça va. Il est belge. Il ne fait pas Compostelle pour attraper des voleurs à la noix dans mon genre. Au repas, on est tous réunis autour de la piperade que l'hôtesse a préparée. Les quatre autres clients font le pèlerinage. Au fil de la soirée, chacun finit par expliquer pourquoi il marche. Je suis surpris. Aucun n'est vraiment catho. Par contre, on dirait qu'ils cherchent tous quelque chose. Je ne sais pas très bien quoi. Eux non plus sans doute. Une nouvelle vie ? Un sens à celle qu'ils ont déjà ? Un peu comme moi, au fond.

Le lendemain à treize heures dix-sept, je débarque à Bedous, terminus de la ligne de Pau-Canfranc. Jean m'attend devant la gare à côté d'une Peugeot poussiéreuse.

— Bienvenue chez le Chti, me dit-il avec un accent béarnais à couper au couteau. Il sourit en voyant ma tête.

Jean a travaillé pendant quarante ans comme maçon à Douai, mais il n'a pas perdu son parler rocailleux. Sa femme est décédée l'année dernière et son fils est parti vivre en Nouvelle-Zélande avec sa famille. Alors, il a décidé de rentrer au pays pour retaper l'ancienne bergerie de ses grands-parents.

Je n'ai pas d'autre bagage qu'un sac en plastique avec quelques vêtements achetés en vitesse à Pau avant de reprendre le train.

— C'est tout ? me demande-t-il.

Je lui fais signe que oui.

— Alors, bienvenue au Béarn, *pelerîn* !

On a à peine démarré qu'il se met à déclamer.

— *Aquéth praube pelerîn, que l'envièn tà cercar vin, aue se'n bevó tot en camîn.*

Je ne pige rien.

— Faudra t'y faire, mon garçon. J'aime bien parler béarnais. Avec mes grands-parents, je ne parlais jamais dans une autre langue. C'est d'ailleurs ma grand-mère qui m'a raconté cette histoire de voyageur sans bagage : « Ce pauvre pèlerin, on l'envoya chercher du vin, mais il se but tout en chemin ».

J'ai un choc. Aurait-il deviné que j'ai perdu en route tout ce que je possédais ? On ne dirait pas. Il regarde la route d'un œil tranquille. Au bout de dix minutes, on quitte la nationale qui conduit vers l'Espagne et on prend sur la droite une route qui n'en finit pas de grimper. Au détour d'un virage s'ouvre devant nous un gigantesque cirque couronné de montagnes. Il s'arrête sur le bord de la route pour me laisser admirer.

— Il faut que je te prévienne. Il y a un dicton qui dit : *Goardats-pe de Lescu mey que de l'escu*. Gardez-vous de Lescun plus que de l'obscurité. C'est vrai que, l'hiver, la vie n'est pas toujours facile ici. Il arrive que les étrangers se sentent un peu prisonniers au milieu de cette ceinture de pics plus sombres que les parois d'un cachot, d'autant que les gens sont parfois comme le pays, rudes et fermés.

Y aurait de quoi avoir peur s'il n'y avait pas ses yeux qui caressent le paysage comme un amoureux qui admire sa belle avant de l'embrasser. Il redémarre. On traverse le minuscule village et on continue à monter. La route est de plus en plus étroite, puis devient un simple chemin. On arrive dans un petit coin de paradis. Sauf que la rénovation vient juste de commencer. La ferme est en ruine. Il faudra faire vite si je ne veux pas dormir sous la tente cet hiver.

Dans ce coin paumé, il n'y a rien d'autre à faire que de bosser. Alors, je bosse. Jean m'apprend à couler une chape, monter un mur, poser une charpente, gratter la terre. Il achète ses premières brebis. Il me montre comment les traire. Je prends quinze kilos de muscle en six mois. Je m'étonne moi-même. Jean aussi est surpris. Je sens souvent son regard posé sur moi quand il pense que je ne le vois pas. Un jour, il me dit avec une drôle de voix que je suis quand même *un valentás*. Aussitôt, il semble regretter ses paroles. Il ne veut pas m'expliquer ce que ça veut dire. « T'as qu'à apprendre le patois ! ». Au village, la vieille Anne-Marie m'explique.

— Ça veut dire courageux. C'est vrai que c'est pas un fainéant, le Jean Casabielhe.

Avec l'argent que je gagne en donnant des coups de main à gauche et à droite, je m'achète une méthode de béarnais. Ma vie va devenir compliquée si je ne m'y mets pas. Surtout quand on boit un coup. Chez Jean, le pinard est sacré. Il lui met le patois à la bouche. *Après era sopa, un còp de vin ; un escut de mensh tath medeci*, dit-il tous les soirs en me versant un verre. Après la soupe, un coup de vin, c'est un écu de moins pour le médecin.

Le samedi, on se prend une cuite. Un soir, je lui raconte ma cavale. Il ne dit rien. Il va chercher la plus vieille bouteille d'Armagnac de sa réserve et nous sert deux petits verres. « À la santé de celui qui t'a volé le sac ! ». Il m'invite à faire cul-sec. Il me ressert aussitôt et on boit à la santé d'Emma, de Steph, de Lucky Luke, des chemins de fer…

Pendant qu'on achève consciencieusement la bouteille, il me raconte.

— Mon garçon, j'avais bien compris que t'avais les cochons dans le champ de maïs et que tu avais besoin de te planquer. Les gens du village aussi, d'ailleurs. Comme t'avais pas l'air bien méchant, tu pouvais compter sur les témoins de Lescun. *Eths temoenhs de Lascu : Qui l'ha vist ? Don*

Dièguе ; Qui l'ha entenut ? Daune Calhar. Qui a vu ? Un aveugle. Qui a entendu ? Une muette. Tu ne risquais pas grand-chose. Ici, les villageois sont comme ça.

On n'a plus jamais reparlé de ma cavale. La vie a continué, mais l'air me semblait désormais encore plus pur et plus léger.

Bedous est l'avant-dernière étape du chemin de Compostelle avant le col du Somport et l'Espagne. Lorsque passent les premiers pèlerins au printemps et les derniers en automne, je leur confie des lettres pour mes parents et pour Steph. Je leur demande de les poster, selon les années, à Pampelune, Burgos ou Santiago. Autant brouiller les pistes.

À la belle saison, des touristes viennent passer une ou deux semaines avec nous en échange d'un coup de main. Je me mets à l'anglais. C'est comme ça que je fais la connaissance de Kirsten, une Danoise. La première fois, elle est venue pour dix jours. Elle est restée deux mois. On s'est marié il y a six mois et, en guise de cadeau de noces, Jean nous a vendu pour une bouchée de pain la ruine que son oncle lui a léguée. Comme ça, on est voisins.

Cinq ans après ma première visite, je suis de retour dans le bistrot de supporters. Une espèce de pèlerinage. Je m'assieds à la même place et je commande une bière. Aucun risque que le patron me reconnaisse. Même mes parents ont eu du mal à me remettre. J'ai la moustache, une carrure de rugbyman et des bras comme des cuisses. Grâce à mon mariage, je m'appelle désormais Serge Jørgensen.

Steph arrive. On s'embrasse. Il n'en finit pas de me remercier. Avec les vingt-cinq-mille euros, il s'est acheté un *food truck* d'occasion. Depuis, ça marche du tonnerre. Il sent la frite, mais il est heureux.

— C'est gentil d'avoir donné signe de vie, me dit-il, mais t'aurais dû nous laisser une adresse pour qu'on t'envoie des nouvelles. Tu sais que le lendemain de ta disparition, les journaux ont annoncé l'arrestation à la gare du Nord d'un homme qui transportait 750 000 euros ? J'ai cru un moment que c'était toi. Le jour suivant, la police a repéré les deux trafiquants qui avaient saccagé ta piaule. Pendant la course-poursuite, leur voiture s'est enroulée autour d'un poteau en béton. Ils sont morts sur le coup. Dans l'auto, les flics ont trouvé un sac avec tes bédés. Ils n'ont pas eu de mal à identifier le propriétaire. Ton nom était marqué sur l'étiquette.

Steph déplie une coupure d'un journal de l'époque. La photo montre l'épave de la voiture. Elle est surmontée du titre : « Morts pour quelques Lucky Luke ? »

Je dois avouer que j'ai besoin d'un moment pour me remettre de ces nouvelles. Après quelques genièvres, je parviens à retrouver l'usage de la parole pour raconter à Steph ma nouvelle vie. Jean, le village, Kirsten, les travaux dans notre belle ruine. Tout à coup, il se met en tête de me rembourser les vingt-cinq-mille euros ou, au moins, la moitié. J'ai beau lui expliquer que je n'en ai pas besoin, qu'il peut le garder et que cet argent, ou plutôt son absence, a déjà fait mon bonheur, il insiste. Il insiste. Il m'emmerde à la fin. Je ne sais plus quoi faire pour l'arrêter. C'est Jean depuis ses montagnes qui me souffle ce qu'il faut dire.

— *Eth Bearnés praube non capbaisha*.

Steph me regarde avec des yeux ronds.

— Le Béarnais, même s'il est pauvre, ne baisse pas la tête.